

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

Dans un petiot patelin de la Gironde qui s'appelle Saint-Sulpice, le dimanche 22 janvier, dès les 10 heures du matin, la place de la *Maison commune* commença à se bourrer de monde, kif-kif si c'eût été la fête votive. De tous les hameaux et de toutes les fermes de la commune les gas et les bonnes bougresses se patinaient dare-dare; si bien que sur les deux heures tout le monde était là.

Pourquoi diable tant de populo s'attroupaient-il sur cette place? Je vas le dégoiser illico.

Il y a déjà plus de vingt ans qu'il est question de changer de place le cimetière du village. Et, nom de dieu, dans cette question de pacotille, comme dans une question de plus d'importance, le sentiment du populo n'est pas le même que celui des morpions qui le sucent.

Le populo voudrait son champ de navets au tenant de l'autre, (un simple agrandissement); tandis qu'un arrêté de mossieu le préfet de la Gironde le fixe au champ de la Bilotte, dans un terrain bougrement chérot, - et de plus exposé au midi, ce qui est contraire à tous les us et coutumes en cette sacrée matière.

«*Ben quoi, direz-vous, pourquoi qu'on laisse pas aux types du pays le droit d'enterrer leurs morts ouisque bon leur semble? En quoi ça peut-il toucher le jean-foutre de préfet?*».

C'est aussi ce qu'ont ruminé les fistons du patelin. Même, bondieu, qu'aux dernières élections cipales, le mère, un nommé Rivière, avait formellement promis de faire déchirer l'arrêté de la préfectorance.

C'était peut-être un chic type que ce Rivière avant d'être quèque chose dans les légumes, - mais dès qu'il a été sanglé de son écharpe le voilà qui ne vaut pas une chique de tabac: il se laisse, comme un couillon, mignotter par les birbes de Bordeaux et fait tout ce que le préfet lui ordonne.

C'est l'éternelle histoire, foutre! Fichez un bon frangin en place, il se gâtera pareil à du bon vin qu'on enfermerait dans un fût moisi.

Or donc, le Rivière en question s'amenait à la mairie de Saint-Sulpice, le 22 janvier dernier, pour procéder, conformément à l'arrêté préfectoral, à l'adjudication des travaux du cimetière dans le terrain de la Bilotte.

Vietdaze! Mince de gueule, quand il vit le devant de sa bicoque tout noir de monde et qu'il put reluquer dans les yeux de tous ces culs-terreux qu'ils étaient venus là pour autre chose que pour soumissionner. Son pif s'allongea d'une aune, quand les fistons se portant devant la porte lui gueulèrent en cadence:

«*Mon vieux salaud, plus tôt que de rentrer avec ta clique à la mairie, faudra que tu nous bouffes tous à la croque au sel*».

Il s'attendait bien à du grabuge. A preuve que pour la circonstance il s'était fait accompagner par les quatre charpentiers à Carnot du canton. Mais, vingt dieux, ça ne l'empêchait pas de serrer les fesses: ah, foutre, y aurait pas eu mèche de lui enfile le plus petit grain de mil dans le troufignard!

A toutes les sommations des gendarmes d'avoir à déguerpir, les campluchards répondirent: «*Zut et merde! La maison commune est notre bien et vous n'y foutrez pas les pattes*».

Une estafette du maire se cavala pour quérir du renfort, le télégraphe fonctionna... et quatre ou cinq brigades de cognes s'amènèrent à Saint-Sulpice.

Mais, pétard de dieu, toutes ces manigances furent de la bouillie pour les chats! Les tri-cornards eurent beau faire des menaces, ils ne réussirent pas à foutre la trouille aux paysans.

Les riches bougresses surtout n'avaient pas frio aux mirettes: «Tirez, tas de feignants, qu'elles faisaient aux hirondelles de potence. Tirez donc, si vous l'osez! Vous nous faites pas peur».

Et y avait pas plan que les salopiaux de cognes fassent la moindre arrestation. Dès qu'ils empoignaient un gas, les bons bougres le délivraient séance tenante.

A la fin finale, ne se fiant plus que le populo ne leur fasse un mauvais parti, ils ont décanillé comme des péteux, amenant le maire en croupe.

Les pétrousquins triomphent, nom de dieu! Qu'ils ne changent pas de main et la garce d'autorité ne se mêlera plus de leurs petites affaires: ils auront leur cimetièrre ousque bon leur semblera.

Faut aussi que je me fende d'une douzaine de lignes à propos du grabuge amené par le tirage au sort, dans un petit trou de la Bretagne: à Ploëstad, près de Brest.

Macarel, quand les Bretons s'y foutent, c'est vraiment pas des poules mouillées! Sans être sorcier, on peut prédire que le jour où les curés n'auront plus de prise sur leurs caboches, ils ne seront pas les derniers à se foutre en danse...

... Et ils cogneront ferme sur les larbins de la gouvernance, - comme ils ont fait à Ploëstad, nom d'un foutre!

Déjà, le père Peinard a jaser de cette histoire: les camaros savent que les gas qui foutirent la main au sac, ayant bougrement sucé, se fichèrent une tatouille.

Les cognes s'aboulent pour verbaliser. Mais, merde! Dès qu'ils virent leurs tricornes, les fistons firent la paix entre eux et tombèrent sur le poil des charognards. Un d'entre eux surtout leur foutit quelques marrons sur le coin de la gueule, en veux-tu, en voilà.

Le zigue d'attaque ayant été agriché, tous les campluchards foncèrent sur les gendarmes et le remirent en liberté.

Pendant un bon bout de temps, la lutte continua, les cochons ayant été chercher du renfort; malheureusement, à la fin finale, les gas se laissèrent amollir par les boniments du maire. Si bien que le zigue d'attaque fut amené par les cognes.

Malgré cette fin assez piteuse du tamponnage de Ploëstad...

... Quoique le grabuge de Saint-Sulpice n'ait pas à prime vue une grande importance sociale, le père Barbassou n'hésite pas à tirer le capel devant ces deux manifestances qui indiquent un changement d'allure dans la vie camplucharde.

Nom d'un tonnerre, on commence à comprendre que chaque commune doit elle-même mener sa barque et envoyer paître les larbins des gros colliers de Paris.

De là à s'apercevoir que les types de chaque localité, librement groupés, doivent faire carrément la chasse aux birbes que la gouvernance leur fiche sur le poil, y a qu'un saut de puce.

Un petit conseil en finissant, pécaïré:

C'est bon de résister, couquin dè dious, aux jean-fesse, gouvernants et richards, - mais il ne faut pas s'en tenir à la résistance passive: le besoin de s'armer commence à se faire sentir!

Il faudra plus que des triques, nom de dieu! Et même il se pourrait que les fourches et les faux ne soient que de la Saint-Jean.

Un temps peut venir où la terre reprise aux richards, on sera forcé, au moins pendant une passade, de labourer le flingot en bandoulière.

Il faut aviser à ça, mille bombes!...

En attendant, commençons à appliquer pour l'impôt, les fermages, la conscription et le reste... le fourbi mis en pratique par les bons bougres de Saint-Sulpice à propos de leur champ de navets.

Et la Sociale marchera comme sur des roulettes.

Henri BEAUJARDIN,
Le père Barbassou.
